

## **FAIRE CROIRE POUR MANIPULER - MERTEUIL Lettres 104-105-106**

Lettres de la Marquise à Mme de Volanges, Cécile de Volanges, Valmont

### **Questions préparatoires sur les trois lettres 104-105-106 :**

- Quel est l'intérêt de faire se succéder les lettres des trois destinataires différents ? (Quels en sont les effets ? Quel savoir nouveau développe le lecteur ?)

- Comment la complexité du personnage de Mme Merteuil est représentée dans ces trois lettres ? Articulez les trois pistes suivantes pour répondre à la question :

A - Le masque de la prude ou la stratégie du camouflage pour endormir sa victime

B - Perversion pédagogique et détournement de l'ingénue : une observation lucide au service du vice pour mieux manipuler l'autre

C - Asseoir son autorité par le persiflage et la dégradation de l'autre

### **Pistes de réflexion sur chacune des lettres :**

Lettre 104 : Montrer la rhétorique de la lettre : quel plan argumentatif suit-elle ? quels types d'arguments sont employés ? En quoi est-elle efficace et laisse-t-elle peu de marge de manoeuvre à Mme de Volanges ?

Lettre 105 : Montrer la montée en puissance de la violence : quelles manoeuvres sont utilisées par la Marquise ? En quoi l'ingénue Cécile est-elle une proie facile ?

Lettre 106 : Montrer la force du persiflage au service du projet libertin : quelle satire est faite de Valmont ? Comment Mme de Merteuil apparaît dans toute sa fausseté (lettre 106 comme mode d'emploi pour la lecture de la lettre 104)

### **Introduction et situation du passage : double manipulation**

A plusieurs reprises dans le roman, Laclos montre, avec beaucoup d'efficacité, l'art de la Marquise dans la manipulation des êtres ; il fait se succéder sa correspondance avec la mère et la fille. Le contraste est violent, la marquise tient systématiquement un discours contraire à ses deux « *amies* », afin d'éloigner définitivement Cécile de sa mère. On l'a vu trahir le secret de la relation de Cécile avec Danceny juste après avoir donné l'assurance de son soutien et de son amitié à la fille.

Les lettres 104 et 105 sont particulièrement cruelles et cyniques car Mme de Volanges, devant la douleur de sa fille, était prête à céder sur l'idée d'un mariage avec Danceny, c'est Mme de Merteuil qui l'en dissuade, tandis qu'elle explique à Cécile que celle-ci sera entièrement libre

d'être infidèle dans le mariage - Mme de Volanges proposera de nouveau, à la fin du recueil, le mariage avec Danceny mais il est trop tard celui-ci s'en est détourné après la révélation de la liaison de Cécile avec Valmont. Le lecteur se réjouissait de ce retour tardif de la sensibilité maternelle et de l'affection qui pouvait en naître mais la corruption des coeurs remplace la scène pathétique et sentimentale du « retour de l'enfant prodigue », telle que l'aurait appréciée Diderot, et qui aurait amener une fin heureuse autant que vertueuse ! Le filet se referme sur ses coeurs perdus qui demandent conseil au diable.

La lettre 106

### **Projet de lecture**

Comment ces trois lettres successives révèlent-elles Mme de Merteuil dans toute sa complexité ambiguë : une apparence sociale de vertu encore plus sévère qu'une vieille prude, une intimité inquiétante révélant un projet de corruption, une noirceur assumée dans sa complicité libertine ?

## **Commentaires des lettres 104 et 105**

### **A - Le masque de la prude ou la stratégie du camouflage pour endormir sa victime**

Dans la lettre 104, Mme de Merteuil fait jouer ses batteries avec un art consommé :

- revêtant le costume de la prude, elle commence par la flatterie de la mère
- la prévient de sa divergence d'opinion en évoquant le sentiment « *louable* » et les « *illusions de l'amour maternel* »
- pour la ramener brutalement, et sans concessions, à l'exercice sévère de cette autorité maternelle.
- puis vient l'attaque directe : elle dénigre Danceny au profit de Gercourt
- tout en faisant une satire de son siècle
- agrémentée d'une condamnation des « *illusions de l'amour* »

Le discours rhétorique de la Marquise débute d'une manière enjouée par des échanges conventionnels, tournés habilement en dérision dans leur tournure hyperbolique - on y pressent l'âme courtisane ambiante - pour évoluer vers un discours sans état d'âme, fruit de l'observation d'un oeil froid et calculateur, qui n'épargne rien à son siècle.

### **I - Un parangon de vertu : manipuler en singeant la respectabilité**

Le ton de comédie allège, dans un premier temps, le propos qui est tenu, la Marquise sait réjouir les coeurs avant d'asséner le coup final. Elle joue les fausses prudes pour faire croire à la vertu

mais qui peut-être encore dupe de ces Arsinoé, Tartuffe, Bégearss ? sinon des personnes vaniteuses comme Mme de Volanges.

### **1) L'art de la cajolerie ou flatter les dupes pour mieux les neutraliser et les gagner à sa cause**

La lettre de la Marquise à Mme de Volanges est un superbe exemple de flagornerie, on s'étonne que celle-ci ne s'en rende pas compte, son orgueil flatté révèle une facette de sa véritable nature : « *En vérité, ma chère et bonne amie, j'ai eu peine à me défendre d'un mouvement d'orgueil, en lisant votre lettre. Quoi ! vous m'honorez de votre entière confiance ! vous allez même jusqu'à me demander des conseils ! Ah ! je suis bien heureuse, si je mérite cette opinion favorable de votre part, si je ne la dois pas seulement à la prévention de l'amitié. Au reste, quel qu'en soit le motif, elle n'en est pas moins précieuse à mon cœur ; et l'avoir obtenue, n'est à mes yeux qu'une raison de plus pour travailler davantage à la mériter. Je vais donc (mais sans prétendre vous donner un avis), vous dire librement ma façon de penser.* », « *J'aurai au moins cette sagesse, de ne pas me croire plus sage que vous.* » « *Si pourtant, et pour cette seule fois, mon avis se trouvait préférable, il faudrait en chercher la cause dans les illusions de l'amour maternel. Puisque ce sentiment est louable, il doit se trouver en vous.* » Tout y est pour endormir la vigilance de cette femme relativement perspicace, qui a su percer à jour le libertin Valmont : exclamations et interjections qui miment l'enthousiasme (pour une femme qu'elle méprise profondément), formes hyperboliques (type de langage qu'Alceste reprochait déjà à Philinte), fausse modestie, attaque contournée (elle lui signifie qu'elle a tort en faisant allusion à son amour maternel !) Pareille hypocrisie est digne d'une comédie, on croit entendre parler la prude Arsinoé mais pour qu'il y ait des Arsinoé, il faut des gens assez vaniteux pour s'enorgueillir de leurs flatteries.

### **2) Un modèle d'éducation des jeunes filles ou de l'autorité maternelle : l'art d'imposer son devoir à la mère**

Ces flatteries seraient sans conséquence, si elles n'aliénaient pas Mme de Volanges dans un rôle de convenances, celui de la mère sévère au nom d'une supposée vertu, plus sociale que morale. Mme de Merteuil a plaisir à enfermer Mme de Volanges dans la prison de la rhétorique vertueuse. Elle se fait moraliste sévère, se prenant en exemple, pour fustiger ceux qui s'adonnent aux « *dérèglements* » de cette « *puissance illusoire* » que tout jeune éprouve légitimement. La Marquise répond parfaitement au portrait que Dom Juan fait des faux dévots qui, par leurs « *grimaces* », « *singent* » la vertu. Êtres éminemment dangereux car à la fois rendus intouchables et craints par leur force de nuisance : DOM JUAN : (...) **P'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée, et quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement, mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie à force de grimaces une société étroite avec tous les gens du parti ; qui en**

*choque un, se les jette tous sur les bras, et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés : ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres, ils donnent hautement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse, qui par ce stratagème ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se sont fait un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues, et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens, et quelque baissement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire [...] » (Molière, *Dom Juan*, Acte V, scène 2). Comédie que sait très bien jouer la Marquise.*

Mme de Merteuil se fait bourreau en rappelant à la mère qu'elle détient le sort de sa fille, qu'elle fixe dans « un lien indissoluble et sacré » (qu'elle est la première à renier). Elle va jusqu'à la citer pour lui intimer de choisir à la place de sa fille « entre ce qui plaît et ce qui convient » (alors qu'elle-même fait ce qu'il lui plaît et en préservant l'apparence de ce qui convient, sa morale cynique en découle), elle lui somme d'exercer cette autorité aussi durement que le moraliste le plus sévère qui énonce des « vérités » indiscutables et esquissant le spectre de la « dépravation » : « La prudence est, à ce qu'il me semble, celle qu'il faut préférer, quand on dispose du sort des autres, et surtout quand il s'agit de le fixer par un lien indissoluble et sacré, tel que celui du mariage. C'est alors qu'une mère, également sage et tendre, doit, comme vous le dites si bien, aider sa fille de son expérience. Or, je vous le demande, qu'a-t-elle à faire pour y parvenir ? sinon de distinguer, pour elle, entre ce qui plaît et ce qui convient.

*Ne serait-ce donc pas avilir l'autorité maternelle, ne serait-ce pas l'anéantir, que de la subordonner à un goût frivole, dont la puissance illusoire ne se fait sentir qu'à ceux qui la redoutent, et disparaît sitôt qu'on la méprise ? (...) Que serait la vertu, sans les devoirs qu'elle impose ? son culte est dans nos sacrifices, sa récompense dans nos cœurs. Ces vérités ne peuvent être niées que par ceux qui ont intérêt de les méconnaître ; et qui, déjà dépravés, espèrent faire un moment d'illusion, en essayant de justifier leur mauvaise conduite par de mauvaises raisons. »* Cette conclusion catégorique énoncée sous la forme d'un présent gnomique met en corrélation la chute morale de la fille et l'abandon de la sévérité maternelle. Mme de Volanges n'a plus le choix et, d'une certaine manière, Mme de Merteuil représente à la fois la sanction sociale du XVIIIème et l'impasse de l'éducation des jeunes filles dans un tel système de valeurs. Mme de Volanges doit sacrifier Cécile à l'image qu'elle veut donner au monde, sans tenir compte d'une réalité plus complexe, qui prendrait en compte le tempérament et le goût de sa fille. L'enjeu au XVIIIème est d'allier de manière heureuse le « naturel » et « l'éducation », qui sont souvent perçus comme antinomiques par les philosophes, car le naturel a tendance à être bridé par le social, l'abbé Prévost illustre dans son roman *Manon Lescaut*, l'impossibilité de rejeter la passion amoureuse même avec la meilleure des éducations, le chevalier des Grieux le vit, l'homme de qualité Renoncour en témoigne. Mme de Merteuil s'amuse de la mère de Cécile en connaissance de cause et avec une certaine malice : « Mais pourrait-on le craindre d'un enfant simple et timide ; d'un enfant né de vous et dont l'éducation modeste et pure n'a pu que fortifier l'heureux naturel ? C'est pourtant à cette crainte que j'ose dire humiliante pour votre fille, que vous

*voulez sacrifier le mariage avantageux que votre prudence avait ménagé pour elle !* » On pourrait lire cette dernière réplique avec la même distanciation ironique que l'éditeur dans son avertissement : « *En effet, plusieurs des personnages qu'il met en scène ont de si mauvaises mœurs, qu'il est impossible de supposer qu'ils aient vécu dans notre siècle ; dans ce siècle de philosophie, où les lumières, répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées.* »

### 3) Un faux débat sur le mariage : l'art de manier la conversation à son avantage

Le sujet de l'éducation des jeunes filles est un sujet trop sérieux et délicat pour être pris à la légère. On sait que la fille n'a aucune liberté, quittant une autorité parentale pour une autorité maritale, mais l'on comprend que la mère n'en a guère non plus, sous le regard constant du « *cercle* », d'une société hypocrite qui se contente du respect de la forme et non de celui de la vertu. La Marquise a délibérément exposé les travers de la société, elle se défend de les cautionner, en les présentant comme une réalité objective qui ne dépend pas d'elle. De cette façon, elle clôt, de manière insidieuse et hypocrite, toute tentative d'en débattre : « *Voilà, ma chère amie, ma façon de penser sur l'objet qui nous occupe : je ne la défends pas, je l'expose seulement ; c'est à vous à décider. Mais si vous persistez dans votre avis, je vous demande de me faire connaître les raisons qui auront combattu les miennes : je serai bien aise de m'éclairer auprès de vous, et surtout d'être rassurée sur le sort de votre aimable enfant, dont je désire bien ardemment le bonheur, et par mon amitié pour elle, et par celle qui m'unit à vous pour la vie.* »

## II - L'art de convaincre ou interpréter les faits à sa guise : manipuler en adaptant la réalité et en suggérant des vérités nouvelles

### 1) L'attaque directe contre Danceny et la satire des moeurs du temps :

Après avoir neutralisé la mère dans sa position d'autorité de droit, Mme de Merteuil passe à une attaque plus frontale de Danceny et des moeurs du siècle. Dans la comparaison entre Danceny et Gercourt, l'amorce est remarquable de fausseté : « *J'aime beaucoup Danceny (...) : mais mon amitié pour l'un, mon indifférence pour l'autre, ne m'empêchent point de sentir l'énorme différence qui se trouve entre ces deux partis.* Le problème majeur de la naissance et de la fortune est réglé grâce à la richesse de Cécile mais la Marquise dépeint une société blâmable, néanmoins bien réelle, qui endette la noblesse, oisive et encombrée d'un onéreux superflu : « *Leur naissance est égale, j'en conviens ; mais l'un est sans fortune, et celle de l'autre est telle que, même sans naissance, elle aurait suffi pour le mener à tout. J'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur ; mais il faut avouer aussi qu'il le facilite beaucoup. Mademoiselle de Volanges est, comme vous dites, assez riche pour deux : cependant, soixante mille livres de rente dont elle va jouir ne sont pas déjà tant quand on porte le nom de Danceny, quand il faut monter et soutenir une maison qui y réponde. Nous ne sommes plus au temps de madame de Sévigné. Le luxe absorbe tout : on le blâme, mais il faut l'imiter ; et le superflu finit par priver du nécessaire.* » La personnalité de Danceny peut encore faire pencher la balance en sa faveur, on l'a vu sensible dans son langage, ayant une haute image de l'amour et du mariage, aimant la

vertu, tel le Saint-Preux de la *Nouvelle Héloïse* mais Mme de Merteuil sait manier également la calomnie par la suggestion. Danceny ne peut se permettre le luxe d'être crapuleux. On le sait, Valmont dépense sans compter pour acheter les gens, leurs secrets, et donner libre cours à ces aventures : *Quant aux qualités personnelles que vous comptez pour beaucoup, et avec beaucoup de raisons, assurément, M. de Gercourt est sans reproche de ce côté ; et à lui, ses preuves sont faites. J'aime à croire, et je crois qu'en effet Danceny ne lui cède en rien ; mais en sommes-nous aussi sûres ? Il est vrai qu'il a paru jusqu'ici exempt des défauts de son âge, et que malgré le ton du jour, il montre un goût pour la bonne compagnie qui fait augurer favorablement de lui : mais qui sait si cette sagesse apparente, il ne la doit pas à la médiocrité de sa fortune ? Pour peu qu'on craigne d'être fripon ou crapuleux, il faut de l'argent pour être joueur ou libertin, et l'on peut encore aimer les défauts dont on redoute les excès. Enfin il ne serait pas le millième qui aurait vu la bonne compagnie, uniquement faute de pouvoir mieux faire. Je ne dis pas (à Dieu ne plaise !) que je croie tout cela de lui : mais ce serait toujours un risque à courir ; et quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire, si l'événement n'était pas heureux !* Sa conquête aisée de Danceny, malgré ses lettres enflammées pour Cécile, peut lui donner raison. Valmont en fait la même analyse que la Marquise dans la lettre 155 : « *A présent, jeune homme, quelle conduite allez-vous tenir ? Placé entre la coquetterie et l'amour, entre le plaisir et le bonheur, quel va être votre choix ? Si je parlais encore au Danceny d'il y a trois mois, seulement à celui d'il y a huit jours, bien sûr de son cœur, je le serais de ses démarches ; mais le Danceny d'aujourd'hui, arraché par les femmes, courant les aventures, et devenu, suivant l'usage, un peu scélérat, préférera-t-il une jeune fille bien timide, qui n'a pour elle que sa beauté, son innocence et son amour, aux agréments d'une femme parfaitement usagée.* »p.430 Peut-être le jeune et naïf Danceny n'a-t-il pas eu assez l'occasion de fréquenter les mauvaises personnes qui semblent le corrompre bien facilement ? Peut-être Rousseau avait-il raison de ne pas laisser le droit d'entrée aux méchants dans ses romans, ses personnages en auraient été corrompus et le roman n'aurait pas élevé les âmes des lecteurs ? Faire entrer les corrupteurs dans le roman représente un parti pris réaliste qui pose le problème de la corruption dans la société et celui de la passion amoureuse dans l'intimité, d'une façon similaire aux enjeux de la *Princesse de Clèves* : peut-on vivre vertueuse dans une société galante ou doit-on s'exiler dans la solitude d'un couvent pour préserver sa vertu ?

## 2) La mise en scène théâtrale des reproches de la fille ou l'art de faire culpabiliser :

La mise en scène des reproches de la fille à sa mère sous forme de petit théâtre dialogué est un chef d'oeuvre de mauvaise foi, redoublant et renversant le schéma de la séduction, pour le faire passer de la fille à la mère ; c'est la faiblesse de la mère qui « perd » la fille et c'est elle qui succombe à la séduction ! De quoi augmenter la culpabilité de Mme de Volanges - que les paroles de reproches soient prononcées ou non, les deux cas sont envisagés pour une même cause : « *Que répondriez-vous à votre fille, qui vous dirait : « Ma mère, j'étais jeune et sans expérience ; j'étais même séduite par une erreur pardonnable à mon âge ; mais le ciel, qui avait prévu ma faiblesse, m'avait accordé une mère sage, pour y remédier et m'en garantir. Pourquoi donc, oubliant votre prudence, avez-vous consenti à mon malheur ? était-ce à moi à me choisir un époux, quand je ne*

*connaissais rien de l'état du mariage ? Quand je l'aurais voulu, n'était-ce pas à vous à vous y opposer ? Mais je n'ai jamais eu cette folle volonté. Décidée à vous obéir, j'ai attendu votre choix avec une respectueuse résignation ; jamais je ne me suis écartée de la soumission que je vous devais, et cependant je porte aujourd'hui la peine qui n'est due qu'aux enfants rebelles. Ah ! votre faiblesse m'a perdue... »* *Peut-être son respect étoufferait-il ces plaintes ; mais l'amour maternel les devinerait ; et les larmes de votre fille, pour être dérobées, n'en couleraient pas moins sur votre cœur. Où seront alors vos consolations ? Les trouverez-vous dans ce fol amour, contre lequel vous auriez dû l'armer, et par qui au contraire vous vous serez laissé séduire ?* Incroyable dialogue imaginaire, digne d'une comédie larmoyante ou d'une parodie de tragédie classique, telle la tirade d'Iphigénie à son père Agamemnon dans un renversement du rôle traditionnel, ce n'est plus la puissance paternelle mais la faiblesse maternelle qui est reprochée !

### III- Une vérité d'analyse digne des moralistes

Indépendamment des cruautés de Mme de Meretuil qui tient en sa main, les deux destins de la mère et de la fille, son analyse de la société repose sur des préceptes lus et sur ses propres observations du monde. Sa vision est extrêmement pessimiste, l'amour est une « *illusion* », le mariage un « *arrangement* », mais cette vision n'en reste pas moins vraie en partie.

#### 1) La condamnation de la passion amoureuse

Mme de Merteuil l'a avoué, dans la lettre 81, elle a cherché « *dans les Moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeaient de (nous)* » et s'est assurée ainsi « *de ce qu'on pouvait faire, de ce que vous pouvait penser, de ce qu'il fallait paraître.* » (p 220), elle adopte leur discours sur les dangers de la passion amoureuse dans le style des *Maximes* de La Rochefoucauld : « *L'amour aussi bien que le feu ne peut subsister sans un mouvement continuel ; et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.* » (*Maxime 75*) « *La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre ; nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.* » (*Maximes supprimées, 59*) / « *La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits ; elle y donne un lustre qui s'efface aisément, et qui ne revient jamais.* » (*Maxime 274*) / « *Dans l'amour la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.* » (*Maxime 335*) Ainsi, le cœur de l'homme est-il versatile, le « *goût* » que l'on voit naître succède à un autre inéluctablement, la passion est une pulsion guère plus valorisée que celles que suivent « *le voleur* » ou « *l'assassin* » : « *Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais cru à ces passions entraînant et irrésistibles dont il semble qu'on soit convenu de faire l'excuse générale de nos dérèglements. Je ne conçois point comment un goût qu'un moment voit naître, et qu'un autre voit mourir, peut avoir plus de force que les principes inaltérables de pudeur, d'honnêteté et de modestie ; et je n'entends pas plus qu'une femme qui les trahit puisse être justifiée par sa passion prétendue, qu'un voleur ne le serait par la passion de l'argent, ou un assassin par celle de la vengeance.* » La passion amoureuse est comparable à une maladie de l'âme ou du cœur car elle repose sur le travail de

l'imagination et mène à l'aveuglement et la désillusion : « *J'ai rencontré, comme vous pouvez croire, plusieurs femmes atteintes de ce **mal dangereux** ; j'ai reçu les confidences de quelques-unes. A les entendre, il n'en est point dont l'amant ne soit un être parfait : mais ces **perfections chimériques n'existent que dans leur imagination**. Leur tête exaltée ne rêve qu'agrément et vertu ; elles en parent à plaisir celui qu'elles préfèrent ; c'est la draperie d'un dieu, portée souvent par un modèle abject ; mais, quel qu'il soit, à peine l'en ont-elle revêtu, que, dupes de leur propre ouvrage, elles se prosternent pour l'adorer.* » Ultime pruderie de Mme de Merteuil qui annonce, par son sous-entendu emprunté au registre religieux, les foudres de Dieu pour l'avoir remplacé dans son culte par de fausses idolâtries...

## 2 ) Le bonheur dans le mariage

Autre questionnement du siècle lié à l'éducation et à la perception de la passion amoureuse, un amant peut-il être un mari ? La princesse de Clèves estimait que seul son mari défunt pouvait l'être ; capable de passion dans le mariage, d'être toute à la fois « amant » et mari, alors que le duc de Nemours retombe au rang des hommes du commun, dans le refus de la princesse de l'épouser à cause de la versatilité du cœur humain, elle préfère le repos des corps et la tranquillité à l'agitation et la souffrance de la passion amoureuse. La lettre 104 répond directement et plus sérieusement à la lettre 98 de Mme de Volanges - même si elle a toujours intérêt à se venger, son propos peut être réellement mis en débat. Les deux conceptions du mariage heureux s'opposent et aucune clef n'est donnée dans le livre par l'absence de commentaire de l'auteur. On comprend que le problème n'est plus seulement social mais moral et existentiel :

- Conception sentimentale de Mme de Volanges lettre 98 : elle peut céder au « goût » et respecter « le caractère » de sa fille, en cela elle ne « trompe » plus Gercourt car le mariage d'amour est plus bénéfique et vertueux que le mariage arrangé qui n'est qu'un contrat social au détriment du naturel des jeunes personnes. Elle va même plus loin en expliquant que ces mariages sont la cause des « éclats » des mauvaises conduites actuelles :

*« (...) ferai-je le malheur de ma fille ? tournerai-je contre elle les qualités les plus précieuses de l'âme, la sensibilité et la constance ? est-ce pour cela que je suis sa mère ? et quand j'étoufferais ce sentiment si naturel qui nous fait vouloir le bonheur de notre enfant ; quand je regarderais comme une faiblesse ce que je crois, au contraire, le premier, le plus sacré de nos devoirs ; si je force son choix, n'aurai-je pas à répondre des suites funestes qu'il peut avoir ? Quel usage à faire de l'autorité maternelle, que de placer sa fille entre le crime et le malheur !*

*(...) J'ai pu, sans doute, tenter de faire un choix pour ma fille ; je ne faisais en cela que l'aider de mon expérience : ce n'était pas un droit que j'exerçais, je remplissais un devoir. J'en trahirais un, au contraire, en disposant d'elle au mépris d'un penchant que je n'ai pas su empêcher de naître, et dont elle ni moi ne pouvons*

*connaître ni la durée ni l'étendue. Non, je ne souffrirai point qu'elle épouse celui-ci pour aimer celui-là, et j'aime mieux compromettre mon autorité que sa vertu.*

*Je crois donc que je vais prendre le parti le plus sage, de retirer la parole que j'ai donnée à M. de Gercourt. Vous venez d'en voir les raisons ; elles me paraissent devoir l'emporter sur ma promesse. Je dis plus ; dans l'état où sont les choses, remplir mon engagement, ce serait véritablement le violer. Car enfin, si je dois à ma fille de ne pas livrer son secret à M. de Gercourt, je dois au moins à celui-ci de ne pas abuser de l'ignorance où je le laisse, et de faire pour lui tout ce que je crois qu'il ferait lui-même, s'il était instruit. Irai-je, au contraire, le trahir indignement, quand il se livre à ma foi, et, tandis qu'il m'honore en me choisissant pour sa seconde mère, le tromper dans le choix qu'il veut faire de la mère de ses enfants ? Ces réflexions si vraies et auxquelles je ne peux me refuser, m'alarment plus que je ne puis vous dire.*

**Aux malheurs qu'elles me font redouter, je compare ma fille, heureuse avec l'époux que son cœur a choisi, ne connaissant ses devoirs que par la douceur qu'elle trouve à les remplir ; mon gendre également satisfait et se félicitant, chaque jour, de son choix ; chacun d'eux ne trouvant de bonheur que dans le bonheur de l'autre, et celui de tous deux se réunissant pour augmenter le mien. L'espoir d'un avenir si doux doit-il être sacrifié à de vaines considérations ? Et quelles sont celles qui me retiennent ? uniquement des vues d'intérêt. De quel avantage sera-t-il donc pour ma fille d'être née riche, si elle n'en doit pas moins être esclave de la fortune.**

*Je conviens que M. de Gercourt est un parti meilleur, peut-être, que je ne pouvais l'espérer pour ma fille ; j'avoue même que j'ai été extrêmement flattée du choix qu'il a fait d'elle. Mais enfin, Danceny est d'une aussi bonne maison que lui ; il ne lui cède en rien pour les qualités personnelles ; il a sur M. de Gercourt l'avantage d'aimer et d'être aimé : il n'est pas riche à la vérité ; mais ma fille ne l'est-elle pas assez pour eux deux ? Ah ! pourquoi lui ravir la satisfaction si douce d'enrichir ce qu'elle aime !*

**Ces mariages qu'on calcule, au lieu de les assortir, qu'on appelle de convenance, et où tout se convient en effet, hors les goûts et les caractères, ne sont-ils pas la source la plus féconde de ces éclats scandaleux qui deviennent tous les jours plus fréquents ? J'aime mieux différer ; au moins j'aurai le temps d'étudier ma fille que je ne connais pas. Je me sens bien le courage de lui causer un chagrin passager, si elle doit en recueillir un bonheur plus solide : mais de risquer de la livrer à un désespoir éternel, cela n'est pas dans mon cœur. »** p 273-274

- Conception rigoriste de Mme de Merteuil : la libertine aboutit à la même conclusion que la dévote, un mariage malheureux produit des écarts de conduite « pour des frivoles plaisirs » mais la libertine condamne catégoriquement la passion amoureuse dans le mariage (contrainte dont elle s'est elle-même libérée), tel un moraliste sévère. Nous savons les raisons secrètes et hypocrites de ce discours qui se donne tel quel dans la leçon d'infidélité dans le mariage de la lettre à Cécile qui suit (jusqu'à deux amants envisagés !), mais le discours est véridique pour autant dans sa condamnation du sentiment illusoire de l'amour dans toute relation.

« J'ignore, ma chère amie, si j'ai contre cette passion une prévention trop forte ; mais **je la crois redoutable, même dans le mariage.** Ce n'est pas que je désapprouve qu'un sentiment honnête et doux vienne embellir le lien conjugal et adoucir en quelque sorte les devoirs qu'il impose ; mais ce n'est pas à lui qu'il appartient de le former ; ce n'est pas à l'illusion d'un moment à régler le choix de toute notre vie. En effet, pour choisir il faut comparer ; et comment le pouvoir, quand un seul objet nous occupe ; quand celui-là même on ne peut le connaître, plongé que l'on est dans l'ivresse et l'aveuglement ? (...)

Ou votre fille n'aime pas Danceny, ou elle éprouve cette même **illusion** ; elle est commune à tous deux, si leur amour est réciproque. Ainsi votre raison pour les unir à jamais se réduit à la certitude qu'ils ne se connaissent pas, qu'ils ne peuvent se connaître. Mais, me direz-vous, M. de Gercourt et ma fille se connaissent-ils davantage ? Non, sans doute ; mais au moins ne **s'abusent-ils pas**, ils s'ignorent seulement. Qu'arrive-t-il dans ce cas entre deux époux, que je suppose honnêtes ? c'est que chacun d'eux étudie l'autre, s'observe vis-à-vis de lui, cherche et reconnaît bientôt ce qu'il faut qu'il cède de ses goûts ou des ses volontés, pour la tranquillité commune. Ces légers sacrifices se font sans peine, parce qu'ils sont réciproques ; et qu'on les a prévus : bientôt ils font naître une bienveillance mutuelle ; et l'habitude, qui fortifie tous les penchants qu'elle ne détruit pas, amène peu à peu cette douce amitié, cette tendre confiance, qui, jointes à l'estime, forment, à ce qu'il me semble, le véritable, le solide bonheur des mariages.

*Les illusions de l'amour peuvent être plus douces ; mais qui ne sait aussi qu'elles sont moins durables ? et quels dangers n'amène pas le moment qui les détruit ! c'est alors que les moindres défauts paraissent choquants et insupportables, par le contraste qu'ils forment avec l'idée de perfection qui nous avait séduits. Chacun des deux époux croit cependant que l'autre seul a changé, et que lui vaut toujours ce qu'un moment d'erreur l'avait fait apprécier. Le charme qu'il n'éprouve plus, il s'étonne de ne plus le faire naître ; il en est humilié : la vanité blessée aigrit les esprits, augmente les torts, produit l'humeur, enfante la haine ; et de frivoles plaisirs sont rachetés par de longues infortunes. »*

Mme de Merteuil et Mme de Volanges font, à elle deux, la synthèse de Mme de Chartres qui, elle, a pris soin d'éduquer sa fille dans la l'observation soigneuse du monde, contrairement à Mme de Volanges qui a négligé cette éducation (son ignorance la rend encore plus vulnérable aux méchants), et contrairement à Mme de Merteuil, cette éducation s'est faite dans l'amour de la vertu, et non l'adaptation des penchants naturels aux vices du siècle. Sa conception du mariage rejoint la « bienveillance mutuelle », la douce « habitude, qui fortifie » qui fortifie les liens, la « douce amitié » et « l'estime » des époux. Cette vision élevée du mariage amène la princesse de Clèves à un mariage relativement malheureux et une retraite janséniste : « Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait **de dangereux** ; elle lui contait le peu de sincérité

**des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée. »**

## **B - Perversion pédagogique et détournement de l'ingénue : une observation lucide au service du vice pour mieux manipuler l'autre**

### **Lettre 105 La marquise de Merteuil à Cécile Volanges.**

Le changement de ton de la lettre de la mère à la fille est extrêmement vif et brutal, il permet toutefois la transition vers celui dénué de scrupules de la lettre à Valmont. La lettre s'articule en deux temps, tout d'abord une réprimande moqueuse et ironique des plaintes de la jeune fille, pour livrer en dernier lieu une leçon de pur cynisme.

## **I - Briser les convenances, évincer les références, rompre le naturel**

La première étape pour « former » la récalcitrante Cécile est de détruire tout ce qui, en elle, peut s'opposer à la volonté de la Marquise. Aussi commence-t-elle par tourner en dérision sa position d'ingénue - qui désire tout en craignant de savoir les choses de la vie -, sa position de fille soumise à une mère autoritaire, et son futur état de femme mariée - qu'elle avait imaginé comme une prison grâce aux descriptions fallacieuses de Mme de Merteuil. Cécile, d'ailleurs, lui en fera la remarque dans sa réponse (lettre 109) mais la Marquise n'en est plus à une contradiction près. Sa morale à géométrie variable s'adapte aux besoins du moment, c'est une définition même de la corruption, et le résultat en est : la pire des trahisons, selon Mme de Volanges, penser à Danceny en ayant épousé Gercourt : « *Il y a pourtant une chose qui m'a bien surprise dans votre lettre ; c'est ce que vous me mandez pour quand je serai mariée, au sujet de Danceny et de M. de Valmont. Il me semble qu'un jour à l'Opéra, vous me disiez au contraire qu'une fois mariée, je ne pourrais plus aimer que mon mari, et qu'il me faudrait même oublier Danceny : au reste, peut-être que j'avais mal entendu, et j'aime bien mieux que cela soit autrement, parce qu'à présent, je ne craindrai plus tant le moment de mon mariage. Je le désire même, puisque j'aurai plus de liberté ; et j'espère qu'alors je pourrai m'arranger de façon à ne plus songer qu'à Danceny* » p 312 La Marquise va donc la morigéner en tant que petite sottise, va tourner en ridicule son sentiment naturel de révolte face au viol, va évincer tous les repères et références qui peuvent fonder le sentiment amoureux.

### **1) Des réprimandes aigres-douces aux reproches cinglants**

La familiarité du ton de Mme de Merteuil à l'égard de la fille est effrayante. Une certaine retenue est de mise dans les rapports entre la mère et la fille, entre la mère et la Marquise elle-

même ; les libertins savent se tenir et maîtrisent parfaitement le langage policé. Toutefois le ton d'intimité présente n'est pas non plus celui de Cécile et de sa correspondante, Sophie Carnay, dont on devine les réponses. Mme de Merteuil est familière et violente, d'une violence qui va de pair avec le viol de Cécile par Valmont. Aucune compassion dans ces propos, seule une ironie cinglante. On voit se côtoyer, sous forme d'interjections, des mots affectueux détournés dans un sens enfantin péjoratif (« Hé bien ! petite », « Voyez donc, la pauvre enfant », « Allez, mon bel ange », « Adieu, bel ange ; suivez mes conseils, et vous me manderez si vous vous en trouvez bien... » (allusion grivoise si l'on pense à la « formation » de Valmont), « Adieu, mon cœur : je vous embrasse au lieu de vous gronder, dans l'espérance que vous serez plus raisonnable »), des dénominations hautaines par l'utilisation distanciée de la troisième personne (« comme elle est à plaindre ! Elle avait les yeux battus le lendemain ! ») et surtout un portrait ironique de la jeune fille, au lendemain de son viol, qui la rend pitoyable et dérisoire : « vous voilà donc bien fâchée, bien honteuse ! et ce M. de Valmont est un méchant homme, n'est-ce pas ? Comment ! il ose vous traiter comme la femme qu'il aimerait le mieux ! Il vous apprend ce que vous mouriez d'envie de savoir ! En vérité, ces procédés-là sont impardonnables. » / « Voyez donc, la pauvre enfant, comme elle est à plaindre ! Elle avait les yeux battus le lendemain ! Et que direz-vous donc, quand ce seront ceux de votre amant ? » / « il faut convenir pourtant que vous avez manqué votre chef-d'œuvre ; c'était de tout dire à votre maman. Vous aviez si bien commencé ! »

## 2) La dérision du sentiment et de son utilisation romanesque

Mme de Merteuil étudie les romans pour comprendre le genre humain, elle a compris que les êtres, eux-mêmes, se voilent la face en essayant de se comporter comme dans les romans. Sorte de bovarysme avant l'heure, la vie n'est pas comme dans les romans, la libertine semble la seule lucide quand elle montre à quel point les romans entretiennent l'illusion des sentiments :

- condamnation du « cortège » romanesque : « Et vous, de votre côté, vous voulez garder votre sagesse pour votre amant (qui n'en abuse pas) ; vous ne chérissez de l'amour que les peines, et non les plaisirs ! Rien de mieux, et vous figurerez à merveille dans un roman. De la passion, de l'infortune, de la vertu par-dessus tout, que de belles choses ! Au milieu de ce brillant cortège, on s'ennuie quelquefois à la vérité, mais on le rend bien ».
- ridicule de la « scène pathétique » convenue et très appréciée du public contemporain : « déjà vous vous étiez jetée dans ses bras, vous sanglotiez, elle pleurait aussi : quelle scène pathétique ! et quel dommage de ne l'avoir pas achevée ! Votre tendre mère, toute ravie d'aise, et pour aider à votre vertu, vous aurait cloîtrée pour toute votre vie ; et là vous auriez aimé Danceny tant que vous auriez voulu, sans rivaux et sans péché (...) »

Suivre l'un des deux modèles mène à une chute certaine : l'ennui éternel de la vertu désespérée ou du couvent. Le roman et le couvent sont les deux lieux coupés du monde, refuges de l'imagination et de la souffrance. Ce n'est pas ce mode de vie que propose la mondaine

Marquise mais plutôt de s'amuser du monde comme il va, de la comédie humaine et sociale qui se joue dans les coulisses et qu'elle a su décryptée.

### 3) Le chantage à l'amitié : « il n'y a que vous au monde, dont je sois assez l'amie pour vous parler comme je fais. »

Enfin, elle tourne en ridicule la jeune fille elle-même, la menaçant de l'abandonner à sa mère. On comprend la stratégie des libertins de lier amitié avec leurs proies, adversaires, personnes utiles, etc. pour mieux les manipuler, s'introduire dans leurs pensées, se rendre indispensables. Valmont a créé le même type de rapport avec Danceny, puis la Marquise avec Danceny, celui-ci ne peut plus se passer de son amitié (ni plus tard de son amour). C'est le premier rôle que jouent les libertins manipulateurs, celui de confident, ils aiment posséder les secrets des autres car cela leur permet d'exercer toute leur puissance (cf la liste importante des secrets volés qui tiennent les gens en leur pouvoir). De confidente, Mme de Merteuil passe au statut d'amie, puis de mère d'adoption-mentor pour sa « pupille » - mot qui rappelle le précepteur ou le gouverneur apportant un « soin » particulier à son élève ou disciple : « *Malgré les louanges que je suis forcée de vous donner* », « *Sérieusement, peut-on, à quinze ans passés, être enfant comme vous l'êtes ? Vous avez bien raison de dire que vous ne méritez pas mes bontés. Je voulais pourtant être votre amie : vous en avez besoin peut-être avec la mère que vous avez, et le mari qu'elle veut vous donner ! Mais si vous ne vous formez pas davantage, que voulez-vous qu'on fasse de vous ? Que peut-on en espérer ; si ce qui fait venir l'esprit aux filles semble au contraire vous l'ôter ?* » Or tout soin donné par la Marquise doit être payé en retour, c'est une avance sur mise. Celle-ci donne ouvertement à Cécile sa première leçon de libertinage.

## II - Une leçon de cynisme : leçon de libertinage ou le monde comme il va ?

### 1) Un voile levé sur les rapports hommes-femmes

Première leçon, c'est un honneur d'être dans les mains de Valmont : « (...) *vous ne les (les yeux battus) aurez pas toujours ainsi ; tous les hommes ne sont pas des Valmont.* », « *vous vous seriez désolée tout à votre aise ; et Valmont, à coup sûr, n'aurait pas été troubler votre douleur par de contrariants plaisirs* ». Deuxième leçon, Cécile, sous un voile de honte, est sensible au plaisir que lui procure Valmont. La Marquise a transcrit aisément son « *petit bavardage* », en ce sens, elle est encore proche des moralistes qui voient dans mystère qui entoure l'amour, un voile pudique jeté sur la honte du désir ou le plaisir de posséder l'autre. La Rochefoucauld avait fait de même : « *Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que dans l'âme c'est une passion de régner, dans les esprits c'est une sympathie, et dans le corps ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères.* » (Maxime 68). Cette « *envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime* » devient dans le langage de Mme de Merteuil la « *machine à plaisir* » qu'elle entrevoit en Cécile, inintéressante pour une libertine qui élabore savamment des stratagèmes et artifices. Le libertin ne fait plus

que lever ce voile artificiel d'un désir naturel, et se fait philosophe dans son devoir de vérité : « Si vous pouviez prendre sur vous de raisonner un moment, vous trouveriez bientôt que vous devez vous féliciter au lieu de vous plaindre. Mais vous êtes honteuse, et cela vous gêne ! Hé ! tranquillisez-vous ; la honte que cause l'amour est comme sa douleur : on ne l'éprouve qu'une fois. On peut encore la feindre après, mais on ne la sent plus. Cependant le plaisir reste, et c'est bien quelque chose. Je crois même avoir démêlé, à travers votre petit bavardage, que vous pourriez le compter pour beaucoup. Allons, un peu de bonne foi. Là, ce trouble qui vous empêchait de faire comme vous disiez, qui vous faisait trouver si difficile de se défendre, qui vous rendait comme fâchée quand Valmont s'en est allé, était-ce bien la honte qui le causait, ou si c'était le plaisir ? et ses façons de dire auxquelles on ne sait comment répondre, cela ne viendrait-il pas de ses façons de faire ? Ah, petite fille, vous mentez, et vous mentez à votre amie ! Cela n'est pas bien. Mais brisons-là. » Les décryptages des citations des uns et des autres est un ressort majeur de l'élucidation qu'effectue sans cesse le romancier Laclos, le lecteur n'est pas guidé dans ce qu'il doit penser mais il n'est jamais dupe du langage des correspondants épistolaires.

**2) Un voile levé sur la réalité du mariage : « Pour ce qu'on fait d'un mari, l'un vaut toujours bien l'autre ; et le plus incommode est encore moins gênant qu'une mère ».**

Cette élucidation est redoutable dans sa véracité et sa logique. Laclos dépeint sans concessions les vices du siècle. Le plaisir n'est plus interdit, même à rechercher, il fonde le bonheur individuel, au coeur de la quête des Lumières, dans le mensonge, la domination, la tromperie de ses proches, véritable perversion de la réflexion philosophique et des préceptes religieux et moraux. Comme le mensonge est inhérent à l'exercice de la politique (Arendt), le mensonge est inhérent au théâtre du monde : peu importe ce qui se voit dans le « cercle », il ne s'agit que de préserver sa réputation. Le ménage à trois proposé par la Marquise est né d'un esprit brillant qui contraint le monde à ses propres règles, règles que la libertine érige en lois du monde : « Ce qui, pour tout le monde, serait un plaisir, et pourrait n'être que cela, devient dans votre situation un véritable bonheur. En effet, placée entre une mère dont il vous importe d'être aimée, et un amant dont vous désirez de l'être toujours, comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'obtenir ces succès opposés, est de vous occuper d'un tiers ? Distruite par cette nouvelle aventure, tandis que vis-à-vis de votre maman vous aurez l'air de sacrifier à votre soumission pour elle un goût qui lui déplaît, vous acquerez vis-à-vis de votre amant l'honneur d'une belle défense. En l'assurant sans cesse de votre amour, vous ne lui en accorderez pas les dernières preuves. Ces refus, si peu pénibles dans le cas où vous serez, **il ne manquera pas de les mettre sur le compte de votre vertu ; il s'en plaindra peut-être, mais il vous en aimera davantage ; et pour avoir le double mérite, aux yeux de l'un de sacrifier l'amour, à ceux de l'autre d'y résister, il ne vous en coûtera que d'en goûter les plaisirs. Oh ! combien de femmes ont perdu leur réputation, qui l'eussent conservée avec soin, si elles avaient pu la soutenir par de pareils moyens ! / Ce parti que je vous propose, ne vous paraît-il pas le plus raisonnable comme le plus doux ?** »

### **III- La manipulation par la ruse**

Le Rédacteur dans sa préface vante ainsi l'utilité de son Ouvrage : « On y trouvera aussi la preuve et l'exemple de **deux vérités importantes qu'on pourrait croire méconnues, en voyant combien peu elles sont pratiquées** : l'une, que toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs, finit par en devenir la victime ; l'autre, que toute mère est au moins imprudente, qui souffre qu'une autre qu'elle ait la confiance de sa fille. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pourraient encore y apprendre que l'amitié que les personnes de mauvaises mœurs paraissent leur accorder si facilement, n'est jamais qu'un piège dangereux, et aussi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu. » Outre le danger, qui s'adresse aux jeunes personnes, d'une correspondance avec des personnes « sans mœurs » ou « de mauvaises mœurs », un deuxième danger, qui cette fois s'adresse aux mères, n'est pas moins grand, celui de confier sa fille à une tierce personne. Mme de Volanges s'en remet à la Marquise pour conseiller sa fille et elle-même, elle va en payer le prix fort. (cf Lettre 29 à Sophie Carnay p 90 « C'est pouratnt bien extraordinaire qu'une femme qui ne m'est presque pas parente prenne plus de soin de moi que ma mère ! c'est bien heureux pour moi de l'avoir connue ! »)

### 1) Mensonge et détournement machiavélique de la vérité

Mme de Merteuil détourne l'aveu sincère de Mme Volanges : elle renonce à rendre sa fille malheureuse par un mariage arrangé et préfère un mariage d'amour, selon le « goût » de sa fille. De façon machiavélique, en bon stratège politique ou militaire, la Marquise fait de cette vérité, une ruse. La mère de Cécile est dépeinte comme une femme fourbe qui prêche le faux pour savoir le vrai. Le mal est irrémédiable, Cécile est prisonnière de ce mensonge (cette fausse vérité) jusqu'à la fin du recueil, elle ne peut à aucun moment renouer la confiance, bien « naturelle », avec sa mère alors qu'elle est proche de le faire à plusieurs moments. Mme de Merteuil peut ainsi assurer ses arrières - sa mère devenue suspecte de duplicité, Cécile est obligée de se taire, et la lettre de la Marquise est remise à Valmont après avoir été lue et recachetée ! - tout en contrecarrant l'influence de la mère : « Savez-vous ce que vous avez gagné à celui que vous avez pris ? c'est que votre maman a attribué votre redoublement de tristesse à un redoublement d'amour, qu'elle en est outrée, et que pour vous en punir elle n'attend que d'en être plus sûre. Elle vient de m'en écrire ; elle tentera tout pour obtenir cet aveu de vous-même. Elle ira peut-être, me dit-elle, jusqu'à vous proposer Danceny pour époux ; et cela, pour vous engager à parler. **Et si, vous laissant séduire par cette trompeuse tendresse, vous répondiez selon votre cœur, bientôt renfermée pour longtemps, peut-être pour toujours, vous pleureriez à loisir votre aveugle crédulité.** » (= Schéma renversé (crédulité / aveuglement en réponse à séduction / tromperie) car il s'exécute sur la bonne mère au lieu de la mauvaise amie). / **Cette ruse qu'elle veut employer contre vous, il faut la combattre par une autre.** Commencez donc, en lui montrant moins de tristesse, à lui faire croire que vous songez moins à Danceny. Elle se persuadera d'autant plus facilement, que c'est l'effet ordinaire de l'absence ; et elle vous en saura d'autant plus de gré, qu'elle y trouvera une occasion de s'applaudir de sa prudence, qui lui a suggéré ce moyen. Mais si, conservant quelque doute, elle persistait pourtant à vous éprouver, et qu'elle vînt à vous parler de mariage, renfermez-vous, en fille bien née, **dans une parfaite soumission.** » Cette situation est un véritable enfermement dans la solitude, le silence et le mensonge qui vaut bien l'enfermement,

la solitude et l'ignorance du Couvent duquel elle vient et auquel elle retournera. Dans *Les fausses confidences*, Marivaux utilise des ruses et stratagèmes pour faire jaillir l'amour des coeurs et le forcer à s'exprimer, le mensonge dans la comédie sert une bonne cause et le bonheur des jeunes gens, presque malgré eux, ou aux dépens des contraintes parentales et sociales. Le roman est plus réaliste, il n'offre pas aux dupes une fin heureuse. Pourtant Cécile se réjouit, dans la lettre 109 en réponse à celle de Mme de Merteuil, de mentir à sa mère : « *Maman ne m'a point encore parlé de mon mariage : mais laissez faire ; quand elle m'en parlera, puisque c'est pour m'attraper, je vous promets que je saurai mentir.* » et a définitivement rompu avec l'autorité maternelle car Valmont l'a non seulement désacralisée en racontant des anecdotes de sa jeunesse mais l'a également calomniée en ajoutant des mensonges, on l'apprend de lui-même dans une lettre à sa complice libertine : « *Je ne saurais vous dire combien il m'a raconté de drôles de choses, et que je n'aurais jamais crues ; particulièrement sur maman. Vous me feriez bien plaisir de me mander si tout ça est vrai. Ce qui est bien sûr, c'est que je ne pouvais pas me retenir de rire ; si bien même qu'une fois j'ai ri aux éclats, ce qui nous a fait bien peur : car Maman aurait pu entendre ; et si elle était venue voir, qu'est-ce que je serais devenue ? C'est bien pour le coup qu'elle m'aurait remise au couvent.* »

## 2) Analyse perspicace et fonds de vérité ou cynisme ?

La ruse par le détournement de la vérité ne peut être levée qu'avec la publication des lettres, c'est donc suivant cette vérité que se définissent les actions de Cécile, toutefois, et c'est ce qui fait la complexité du roman, les vérités énoncées par Mme de Merteuil ne sont pas forcément toutes fausses. Celle-ci renouvelle la description peu élogieuse de Danceny auprès de la fille. Est-il vraiment « *un de ces hommes qu'on a quand on veut et tant qu'on veut* » ? En est-il ainsi de tous les jeunes hommes ? (cf des Grieux) Est-il devenu ainsi parce qu'il a été séduit et manipulé par la femme avertie et « *usagée* » qu'est la Marquise libertine ? Mme de Merteuil prophétise-t-elle ce qu'elle en mesure d'exécuter sur tout homme ? Toutes les hypothèses sont probables. Cependant, la description de Valmont n'est pas à mettre en doute, elle rend compte d'un travers du siècle condamnable. Les gens « *à la mode* » sont de cette espèce dangereuse et puissante qui méprise et utilise les autres, les font respecter « *dans le monde* » ou vouer aux gémonies : « (...) *prenez-y garde, votre Danceny est gentil : mais c'est un de ces hommes qu'on a quand on veut et tant qu'on veut ; on peut donc se mettre à l'aise avec lui. Il n'en est pas de même de Valmont : on le garde difficilement ; il est dangereux de le quitter. Il faut avec lui beaucoup d'adresse, ou, quand on n'en a pas, beaucoup de docilité. Mais aussi, si vous pouviez parvenir à vous l'attacher comme ami, ce serait là un bonheur ; il vous mettrait tout de suite au premier rang de nos femmes à la mode. C'est comme cela qu'on acquiert une consistance dans le monde, et non pas à rougir et à pleurer, comme quand vos religieuses vous faisaient dîner à genoux.* » La réalité du jeu social sur le théâtre mondain s'oppose à la honte, aux douleurs et humiliations d'un succédané de religion, représenté par les soeurs du Couvent. C'est une autre comédie qui s'y joue entre ses murs, guère moins factice. L'image des confesseurs et prêtres est tout aussi ridicule, ils brillent par leur ignorance et inefficacité à guider les âmes. Ce qui laisse la place libre

pour d'autres emprises sur la conscience des jeunes gens. La conclusion de la Marquise est une épouvantable mystification, le bourreau devient la victime, ainsi qu'une épouvantable vérité, les femmes sont tributaires des convenances sociales et du comportement des hommes : « *Vous tâcherez donc, si vous êtes sage, de vous raccommo-der avec Valmont, qui doit être très en colère contre vous ; et comme il faut savoir réparer ses sottises, ne craignez pas de lui faire quelques avances : aussi bien apprendrez-vous bientôt que si les hommes nous font les premières, nous sommes presque toujours obligées de faire les secondes.* » Cécile appliquera à la lettre les conseils de Mme de Merteuil avec une rapidité inquiétante (qui corrobore l'opinion de la Marquise) ou peu vraisemblable, plus caricaturale que réaliste. Après seulement quatre jours d'hésitation et de réflexion, Cécile renoue avec Valmont et a une autre lecture immorale de la réalité. Une ingénue victime d'un viol s'est métamorphosée en une jeune fille qui y trouve « *bien du plaisir* » et s'empresse de rejoindre son agresseur devenu son « *aimable* » amant : « *Je vois bien que ce que je croyais un si grand malheur n'en est presque pas un ; il faut avouer qu'il y a bien du plaisir : de façon que je ne m'afflige presque plus. Il n'y a que l'idée de Danceny qui me tourmente toujours quelquefois. Mais il y a déjà tout plein de moments où je n'y songe pas du tout ! aussi c'est que M. de Valmont est bien aimable ! (...) Adieu, ma bien bonne amie ; je vous remercie bien, et je vous promets que je n'oublierai jamais toutes vos bontés pour moi. Il faut que je finisse, car il est près d'une heure ; ainsi M. de Valmont ne doit pas tarder.* » Quelle leçon tirer de cette transformation ? Qui est victime de qui quand les règles ne sont plus fixes ?

### 3) Le style sentimental

Dernier élément de la leçon de libertinage et de fausseté, Mme de Merteuil reproche à Cécile sa spontanéité de style : « *P. S. À propos, j'oubliais... un mot encore. Voyez donc à soigner davantage votre style. Vous écrivez toujours comme un enfant. Je vois bien d'où cela vient ; c'est que vous dites tout ce que vous pensez, et rien de ce que vous ne pensez pas. Cela peut passer ainsi de vous à moi, qui devons n'avoir rien de caché l'une pour l'autre : mais avec tout le monde ? avec votre amant surtout ? vous auriez toujours l'air d'une petite sottise. Vous voyez bien que, quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous ; vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage.* » Laclos a été particulièrement attentif à cet aspect du livre, lorsqu'il évoque « *la variété des styles* » comme qualité de son ouvrage dans la *Préface du rédacteur*. Cécile de Volanges retranscrit, par son style, la candeur, la naïveté de l'ignorance et de l'éveil du sentiment. Il suffit de relire les lettres de Cécile à Sophie Carnay parlant de son « *trouble* » devant Danceny pour reconnaître cette éloquence du coeur, proche de la lettre d'Agnès dans *L'Ecole des Femmes*, si touchante par son éloquence sentimentale. Agnès, malgré son ignorance, redécouvre par elle-même les caractéristiques du sentiment amoureux en vivant les premiers symptômes de ce nouvel état inconnu, elle reproduit le naturel de la jeunesse : *Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à*

*mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est ; car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez ; et je pense que j'en mourrais de déplaisir. » (III,4).*

Lettre 18 à Sophie Carnay, p 66 : *« À présent, ma bonne amie, tu vois bien que je ne peux pas me dispenser de lui écrire, puisque je le lui ai promis ; et puis, je n'irai pas lui refaire encore du chagrin ; car j'en souffre plus que lui. Si c'était pour quelque chose de mal, sûrement je ne le ferais pas. Mais quel mal peut-il y avoir à écrire, surtout quand c'est pour empêcher quelqu'un d'être malheureux ? Ce qui m'embarrasse, c'est que je ne saurai pas bien faire ma lettre ; mais il sentira bien que ce n'est pas ma faute ; et puis je suis sûre que rien que de ce qu'elle sera de moi, elle lui fera toujours plaisir. »* / Lettre 27 à la Marquise de Merteuil, p 87 *« Je vais vous envoyer sa lettre aussi, ou bien une copie, et vous jugerez ; vous verrez bien que ce n'est rien de mal qu'il demande. Cependant si vous trouvez que ça ne se doit pas, je vous promets de m'en empêcher, mais je crois que vous penserez comme moi, que ce n'est pas là du mal. / Pendant que j'y suis, madame, permettez-moi de vous faire encore une question. On m'a bien dit que c'était mal d'aimer quelqu'un ; mais pourquoi cela ? Ce qui me fait vous le demander, c'est que M. le chevalier Danceny prétend que ce n'est pas mal du tout, et que presque tout le monde aime : si cela était, je ne vois pas pourquoi je serais la seule à m'en empêcher ; ou bien est-ce que ce n'est un mal que pour les demoiselles ? car j'ai entendu maman elle-même dire que madame D\*\*\* aimait M. M\*\*\*, et elle n'en parlait pas comme d'une chose qui serait si mal ; et pourtant je suis sûre qu'elle se fâcherait contre moi, si elle se doutait seulement de mon amitié pour M. Danceny. Elle me traite toujours comme une enfant, maman ; et elle ne me dit rien du tout. », etc.*

Laclos effectue un travail d'auteur similaire, le lecteur est certain de la sincérité de Cécile grâce à l'imitation de son embarras, ses hésitations et circonlocutions, il reconnaît, dans un roman où tous les sentiments sont « feints » ou « dissimulés », l'expression d'une authenticité et d'un naturel mais celui-ci est impitoyablement tué dans l'oeuf par l'hypocrisie sociale qui veut que l'on plaise à autrui et « au cercle » au lieu d'être soi-même (d'ailleurs peut-on être encore soi-même en société ?) et par « l'esprit fort » de la libertine qui juge enfantin tout ce qui a trait à l'illusion du sentiment amoureux. Elle traite les transports enthousiastes de Valmont à l'égard de Mme de Tourvel de la même façon, comme des enfantillages peu dignes de lui. Cécile, dans sa réponse, émet quelques réserves car Danceny s'exprime d'une façon semblable, mais plus littéraire, et imité des romans sentimentaux : *« Je n'ai pas trop entendu ce que vous me marquez au sujet de ma façon d'écrire. Il me semble que Danceny trouve mes lettres bien comme elles sont. Je sens pourtant bien que je ne dois rien lui dire de tout ce qui se passe avec M. de Valmont »*. Formée à l'école de la libertine, la lettre est devenue, pour Cécile, un moyen d'action sur l'autre et non l'expression des sentiments.

**Conclusion :** Pour suivre la manipulation de la Marquise libertine, il est nécessaire d'analyser les mécanismes des intrigues qu'elle combine, elle a le génie de l'invention dont elle trouve Valmont dénué, sa façon de faire tomber Prévan dans son piège est remarquable d'inventivité mais surtout de machination secrète : elle fait croire l'inverse de ce qu'il s'est passé, elle peut faire passer des vessies pour des lanternes, comme de faire croire à Cécile que Danceny ne l'en aimera que davantage en laissant Valmont coucher avec elle ! La réponse de Cécile dans la lettre 109, nous fait pencher comme Malraux, pour une interprétation parodique des romans libertins : « *Ce qui me console un peu, c'est que vous m'assurez que Danceny m'en aimera davantage : mais en êtes-vous bien sûre ?... Oh ! oui, vous ne voudriez pas me tromper. C'est pourtant plaisant que ce soit Danceny que j'aime, et que M. de Valmont... Mais, comme vous dites, c'est peut-être un bonheur ! Enfin, nous verrons.* » Merteuil peut mentir, dire le contraire de la vérité, l'arranger à son gré, créer de toute pièce « une vérité de fait », elle sait également user des « vérités rationnelles ». A l'instar de l'auteur Laclos, elle connaît la psychologie des prudes, des ingénues, des vaniteux libertins, elle connaît parfaitement les travers de son siècle, maîtrise les différents styles littéraires imités de la vraie vie pour créer un monde à son image. Il faut voir se succéder, dans ses lettres à différents destinataires, le pouvoir des mots dont elle use avec talent en fonction du caractère, de l'humeur de l'autre, de la situation, son style s'adapte, son verbe se fait insinuation, persuasion, condamnation, tour à tour douceuse ou ironique. Elle fait mouche sur le coeur et la faiblesse de chacun : ses propos sont véridiques quand elle ne cherche pas à exercer son influence, tel un traité en pratique sur la faiblesse de l'humanité, la difficulté de connaître l'autre (avec qui l'on doit exercer un commerce), la dangerosité des liaisons.

### **Prolongement comparatif : Lettre 106**

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

## **C - Asseoir son autorité par le persiflage et la dégradation de l'autre**

### **1) Persiflage et satire de Valmont : un libertin sur la fin ?**

- Valmont déjà abattu par sa liaison dangereuse avec Mme de Tourvel, prisonnier du sentiment amoureux si « *vivement ému* »
- parodie du chevalier médiéval (récompense refusée, retenue de l'amour courtois platonique)
- perdu de réputation aux yeux de la Marquise, déjà « *noyé* »
- la conduite de la Présidente tournée en dérision, comme un modèle possible de rouerie

« À merveille, vicomte, et pour le coup, je vous aime à la fureur ! Au reste, *après la première de vos deux lettres, on pouvait s'attendre à la seconde ; aussi ne m'a-t-elle point étonnée ; et tandis que déjà fier de vos*

*succès à venir, vous en sollicitiez la récompense, et que vous me demandiez si j'étais prête, je voyais bien que je n'avais pas tant besoin de me presser. Oui, d'honneur ; en lisant le beau récit de cette scène tendre, et qui vous avait si vivement ému ; en voyant votre retenue, digne des plus beaux temps de notre chevalerie, j'ai dit vingt fois : Voilà une affaire manquée !*

*Mais c'est que cela ne pouvait pas être autrement. Que voulez-vous que fasse une pauvre femme qui se rend, et qu'on ne prend pas ? Ma foi, dans ce cas-là, il faut au moins sauver l'honneur ; et c'est ce qu'a fait votre présidente. Je sais bien que pour moi, qui ai senti que la marche qu'elle a prise n'est vraiment pas sans quelque effet, je me propose d'en faire usage, pour mon compte, à la première occasion un peu sérieuse qui se présentera : mais je promets bien que si celui pour qui j'en ferai les frais n'en profite pas mieux que vous, il peut renoncer à moi pour toujours. »*

## 2) Eloge de soi et projet libertin

- supériorité de Merteuil qui intrigue en faveur de Valmont pour son propre compte et répare ses erreurs
- critique des hommes et de Valmont en particulier : « *vous n'avez pas le génie de votre état ; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, et vous n'inventez rien.* »
- manipulation par la lettre, Valmont lit la lettre en premier : la mise en scène L105 « *je vous demande et j'exige de vous de la (la lettre 104) remettre à Valmont aussitôt que vous l'aurez lue. N'oubliez pas pourtant de la recacheter auparavant. D'abord, c'est qu'il faut vous laisser le mérite de la démarche que vous ferez vis-à-vis de lui, et qu'elle n'ait pas l'air de vous avoir été conseillée* »
- mépris pour les victimes, Cécile et Gercourt, cruauté et jouissance de les plonger dans le désespoir

*« Vous voilà donc absolument réduit à rien ! et cela entre deux femmes, dont l'une était déjà au lendemain, et l'autre ne demandait pas mieux que d'y être ! Hé bien ! vous allez croire que je me vante, et dire qu'il est facile de prophétiser après l'événement ; mais je peux vous jurer que je m'y attendais. C'est que réellement vous n'avez pas le génie de votre état ; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, et vous n'inventez rien. Aussi, dès que les circonstances ne se prêtent plus à vos formules d'usage, et qu'il vous faut sortir de la route ordinaire, vous restez court comme un écolier. Enfin un enfantillage, d'une part ; de l'autre, un retour de prudence, parce qu'on ne les éprouve pas tous les jours, suffisent pour vous déconcerter ; et vous ne savez ni les prévenir, ni y remédier. Ah ! vicomte, vicomte, vous m'apprenez à ne pas juger les hommes par leurs succès ; et bientôt, il faudra dire de vous : Il fut brave un tel jour. Et quand vous avez fait sottise sur sottise, vous recourez à moi ! Il semble que je n'aie rien autre chose à faire qu'à les réparer. Il est vrai que ce serait bien assez d'ouvrage.*

*Quoi qu'il en soit, de ces deux aventures, l'une est entreprise contre mon gré, et je ne m'en mêle point ; pour l'autre, comme vous y avez mis quelque complaisance pour moi, j'en fais mon affaire. La lettre que je joins*

ici, que vous lirez d'abord, et que vous remettrez ensuite à la petite Volanges, est plus que suffisante pour vous la ramener ; *mais, je vous en prie, donnez quelques soins à cet enfant, et faisons-en, de concert, le désespoir de sa mère et de Gercourt. Il n'y a pas à craindre de forcer les doses. Je vois clairement que la petite personne n'en sera pas effrayée ; et nos vus sur elle une fois remplies, elle deviendra ce qu'elle pourra.*

### 3) Une analyse de Cécile perspicace ou sévère ?

- analyse de l'ingénuité associée à la sottise (vs Lettre 81 science de Merteuil), opposition de la femme d'intrigue-stratège à la femme facile.
- cette ingénuité représente un danger en soi, annonce programmatique de la chute de Cécile (nécessité de la « briser »)
- projet adaptable à l'évolution de Cécile = caractéristique des projets libertins de Valmont et Merteuil qui anticipent les mouvements de leurs adversaires et ont toujours un ou deux coups d'avance sur l'échiquier

*« Je me désintéresse entièrement sur son compte. J'avais eu quelque envie d'en faire au moins une intrigante subalterne et de la prendre pour jouer les seconds sous moi : mais je n'y vois pas d'étoffe ; elle a une sottise ingénuité qui n'a pas cédé même au spécifique que vous avez employé, et qui pourtant n'en manque guère ; et c'est, selon moi, la maladie la plus dangereuse que femme puisse avoir. Elle dénote, surtout, une faiblesse de caractère presque toujours incurable, et qui s'oppose à tout ; de sorte que, tandis que nous nous occuperions à former cette petite fille pour l'intrigue, nous n'en ferions qu'une femme facile. Or, je ne connais rien de plus plat que cette facilité de bêtise, qui se rend sans savoir ni comment ni pourquoi, uniquement parce qu'on l'attaque et qu'elle ne sait pas résister. Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir.*

*Vous me direz qu'il n'y a qu'à n'en faire que cela, et que c'est assez pour nos projets. A la bonne heure ! mais n'oublions pas que de ces machines-là, tout le monde parvient bientôt à en connaître les ressorts et les moteurs ; ainsi, que pour se servir de celle-ci sans danger, il faut se dépêcher, s'arrêter de bonne heure, et la briser ensuite. A la vérité les moyens ne nous manqueront pas pour nous en défaire, et Gercourt la fera toujours bien enfermer, quand nous voudrons. Au fait, quand il ne pourra plus douter de sa déconvenue, quand elle sera bien publique et bien notoire, que nous importe qu'il se venge, pourvu qu'il ne se console pas ? Ce que je dis du mari, vous le pensez sans doute de la mère ; ainsi cela vaut fait.*

*Ce parti que je crois le meilleur, et auquel je me suis arrêtée, m'a décidée à mener la jeune personne un peu vite, comme vous verrez par ma lettre ; il rend aussi très important de ne rien laisser entre ses mains qui puisse nous compromettre, et je vous prie d'y avoir attention.*

*Cette précaution une fois prise, je me charge du moral ; le reste vous regarde. Si pourtant nous voyons par la suite que l'ingénuité se corrige, nous serons toujours à temps de changer de projet. Il n'en aurait pas moins fallu, un jour ou l'autre, nous occuper de ce que nous allons faire : dans aucun cas, nos soins ne seront perdus.*

#### **4) Merteuil Tartuffe : la corruption de la fille par la manipulation de la mère, l'imitation du faux dévot**

- un projet de concert, une complicité d'esprit et d'action, une noirceur assumée
- la manipulation par la sévérité de la vertu et la douceur de la cajolerie
- la circulation des lettres, circulation et utilisation des secrets et des mensonges
- l'imitation du style des moralistes ou comment être l'autorité morale d'autrui
- prolepse « *ce n'est pas ma faute* » conséquences de cette formule, premières et fréquentes occurrences sous la plume de Cécile, reprise par Merteuil et Valmont

*« Savez-vous que les miens ont risqué de l'être, et que l'étoile de Gercourt a pensé l'emporter sur ma prudence ? Madame de Volanges n'a-t-elle pas eu un moment de faiblesse maternelle ? ne voulait-elle pas donner sa fille à Danceny ? C'était là ce qu'annonçait cet intérêt plus tendre, que vous aviez remarqué le lendemain. C'est encore vous qui auriez été cause de ce beau chef-d'œuvre ! Heureusement la tendre mère m'en a écrit, et j'espère que ma réponse l'en dégoûtera. J'y parle tant de vertu, et surtout je la cajole tant, qu'elle doit trouver que j'ai raison.*

*Je suis fâchée de n'avoir pas le temps de prendre copie de ma lettre, pour vous édifier sur l'austérité de ma morale. Vous verriez comme je méprise les femmes assez dépravées pour avoir un amant ! Il est si commode d'être rigoriste dans ses discours ! cela ne nuit jamais qu'aux autres, et ne nous gêne aucunement... Et puis je n'ignore pas que la bonne dame a eu ses petites faiblesses comme une autre, dans son jeune temps, et je n'étais pas fâchée de l'humilier au moins dans sa conscience ; cela me consolait un peu des louanges que je lui donnais contre la mienne. C'est ainsi que dans la même lettre, l'idée de nuire à Gercourt m'a donné le courage d'en dire du bien.*

*Adieu, vicomte ; j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de rester quelque temps où vous êtes. Je n'ai point de moyens pour hâter votre marche : mais je vous invite à vous désennuyer avec notre commune pupille. Pour ce qui est de moi, malgré votre citation polie, vous voyez bien qu'il faut encore attendre ; et vous conviendrez, sans doute, que ce n'est pas ma faute.*

*Paris, ce 4 octobre 17...*

